



En 1978, le réquisitoire de la France de Giscard est sans pitié. Associations de parents, pédo-psychiatres et certains médias ne ménagent pas leurs foudres sur cette « japonaiserie », jugée violente et de mauvais goût.

© COLLECTION CHRISTOPHEL

sorti en 1977. On y retrouverait en réalité tous les éléments d'une tragédie shakespearienne. Dans la préface du principal ouvrage de référence consacré au robot des temps nouveaux (*Goldorak, l'aventure continue*, Sarah Hatchuel et Marie Pruvost-Delaspre, 2018, éd. PUF), Pierre Berthomieu, maître de conférences en études cinématographiques à l'Université Paris-Diderot, est formel. Les méchants de la série tels que Minos, Hydargos ou le Grand Stratégue, évoquent les grandes figures de scélérats dignes de *Richard III*, *Macbeth* et *Othello*. Minas, dissimulée sous le propre visage de son mari Minos, se calque sur le modèle de Lady Macbeth, cette femme manipulatrice qui dicte la conduite de son époux.

Mais ça, ce sont les analyses faites 40 ans plus tard, fruit de nombreuses approches universitaires croisées, expos et autres colloques sur le phénomène. Car, en 1978, le réquisitoire de la France de Giscard est sans pitié. Associations de parents, pédo-psychiatres et certains médias ne ménagent pas leurs foudres sur cette « japonaiserie », jugée violente et de mauvais goût. « Gueule de rat », se moquera Guy Bedos. Une chercheuse au CNRS, Liliane Lurçat, publiera une enquête au titre alarmant : *A cinq ans, seul avec Goldorak* (Syros, 1981). Même Ségolène Royal, alors jeune députée des Deux-Sèvres, dézinguera la « japanmania » dans un essai intitulé *Le Ras-le-bol des bébés zappeurs* (Robert Laffont).

Bref, les parents le trouvaient moche. En revanche, dans les cours de récré, le succès est aussi imprévisible que fulgurant. On y singe le robot en hurlant le générique (il y en a eu une brochette, mais celui interprété par Noam, 16 ans, *Le grand Goldorak*, se vendra à plus de 4 millions de 45-tours). On scande les noms tarabiscotés de sa panoplie d'armes (astéro-haches cornofulgure, rétrolaser, fulguropoing...). Le géant fait la une de *Paris Match* en janvier 1979 (*La folie Goldorak*). La série, diffusée parfois sans respecter la chronologie, flirte avec les 100 % d'audience. Elle devient l'un des premiers exemples de la « convergence des médias ». Au-delà du petit écran du mercredi après-midi, *Goldorak* devient le roi de la décalco, du pin's, des T-shirts, des figurines... Et plus tard, dès 1987, des cassettes vidéo.

Les enfants pris au sérieux

« Certes, c'était violent, mais pour la première fois, en tant qu'enfant, j'ai eu l'impression qu'un dessin animé nous prenait au sérieux. Il nous parlait de la destruction, de la mort, de ce qui pourrait arriver à la Terre... », écrit, en préface au colloque qu'elle organise en 2016, Sarah Hatchuel, professeure en études cinématographiques et audiovisuelles à l'Université Paul-Valéry

Demain
Son Goku, le petit garçon singe qui menaçait la jeunesse.

Montpellier 3. Né un mois après le bombardement de Hiroshima, Go Nagai, créateur de *Goldorak*, ne disait pas autre chose : « Il permet aux enfants de se sentir plus puissants que leurs parents. »

Sur la forme, le dessinateur avait nourri son esthétique, parfois jugée « simpliste », dans *Astro Boy*. Cette première série d'animation, sortie en 1963, inaugurait une technique redoutable, en gain de temps et d'argent : la réutilisation des plans. Typiquement : la scène de la « métamorphose » d'Actarus ou celle du transfert et du largage de la soucoupe. Autant de gimmicks répétitifs qui nourrissent un insatiable plaisir rituel chez les préados.

Cette technique dite « d'animation limitée », prodigieusement codifiée, se caractérise aussi par un ralentissement du défilement des images, souvent reproché aux dessins animés japonais.

Mais la clé du succès planétaire, qui fait encore les choux gras des studios nippons aujourd'hui, se dessine dans les traits physiques des personnages. Yeux immenses (et non bridés), petit nez, chevelures abondantes, blondes ou brunes. De quoi flatter l'identification de masses de bambins à ces héros sans frontières. Les soucis de rentabilité poussent même à utiliser les mêmes personnages d'un dessin animé à l'autre en se contentant d'ajouter une moustache ou de changer leur coiffure, ou de vêtements.

Traumatisme nucléaire

La bande dessinée japonaise est ancrée dans cette stratégie commerciale efficace, construite pour captiver des segments d'âge et de sexe ciblés. Elle a aussi le chic de puiser des éléments dans le patrimoine culturel populaire occidental, relève Jean-Etienne Pieri, docteur en études cinématographiques et audiovisuelles, dans la présentation du colloque organisé par Sarah Hatchuel. Le Ranch du bouleau blanc, où travaille Actarus, les scènes « sergioléoniennes » avec des méchants en long manteau, les notes d'harmonica ou de banjo... On baigne dans l'iconographie du western. Au même titre qu'Actarus rappelle une figure mythique de la science-fiction hollywoodienne : Superman.

L'héritage puissant de *Goldorak* se nourrit aussi dans sa complexité idéologique. Esquissé sur fond de traumatisme nucléaire au Japon, celui-ci s'incruste en filigrane de la série à travers la destruction de la planète Euphor et la blessure « radioactive » d'Actarus. La menace que font peser les milices impérialistes de Véga sur l'écosystème terrestre place les questions environnementales et géopolitiques au cœur de l'intrigue. Et propulse à jamais le robot dans les hautes sphères du patrimoine culturel et médiatique de l'humanité.

Un véritable casting

Actarus/Prince d'Euphor
Prince héritier de la planète Euphor détruite par les armées de Véga. Il est donc extraterrestre, ce qui lui confère des pouvoirs exceptionnels. Tourmenté, introverti, pacifiste et mélancolique, il est le pilote de Goldorak. Son passé est révélé par touches au cours de la série.

Alcor
Héros issu d'une série antérieure à

Goldorak, *Mazinger Z*. Ingénieur de la Nasa, il est impétueux et pétri de justice. Fidèle compagnon d'Actarus.

Professeur Procyon
Scientifique doté d'une intelligence exceptionnelle. Il recueille et adopte Actarus. Il dirige le Centre d'études spatiales situé sur les terres du Ranch du bouleau blanc, transformé, en raison des attaques de l'armada de Véga, en base pour Goldorak et des vais-

seaux de la Patrouille des aigles. Doublé en français par Michel Gatteau, soit la voix de Charles Ingalls (Michael Landon) dans *La petite maison dans la prairie* et de l'inspecteur Derrick (Horst Tappert).

Vénusia
Fille du propriétaire du Ranch du bouleau blanc, Rigel. Elle est amoureuse d'Actarus, dont elle ignore d'abord les origines.

Phénicia
Princesse d'Euphor et sœur d'Actarus. Ce dernier pensait être le dernier survivant. L'arrivée de Phénicia dans la série relève d'une stratégie de regain d'audience.

Le Grand Stratégue
Souverain de l'empire de Véga résidant sur la planète Stykadès. Devenu fou, il finit par lancer une attaque générale sur la Terre, qui se solde par la destruc-

tion de ses forces et par sa mort dans le dernier épisode.

Minos
Commandant en chef des forces de Véga, établi au camp de « la Lune noire » sur la face cachée de la Lune. Il est dévoué corps et âme à la cause de Véga et est prêt à tous les sacrifices pour éliminer Actarus et s'emparer de la Terre.